

Intervention



Aujourd'hui l'art est une prison

Horacio Zabala

Number 15-16, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zabala, H. (1982). Aujourd'hui l'art est une prison. *Intervention*, (15-16), 16-16.

AUJOURD'HUI L'ART EST UNE PRISON

Horacio Zabala

La prison est un de ces référents observables et concrets, dont la substance possède une valeur négative absolue. Cette négativité se maintient identique à elle-même dans le cours de l'histoire: aussi bien hier qu'aujourd'hui, une prison est un système clos, isolé et séparé, qui constitue une totalité.

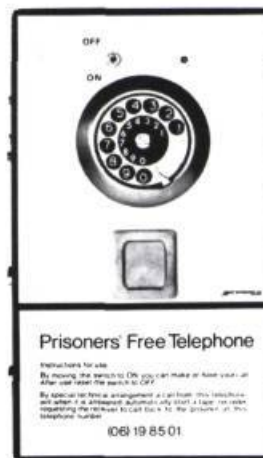
C'est le lieu de l'accumulation intolérable du temps; c'est le lieu des déplacements inutiles et circulaires, le lieu où l'on ne trouve aucune réponse, sinon seulement des sentiments d'impuissance et de subversion; le lieu des intensités pathologiques du mensonge, de la répétition, des échanges symboliques; c'est le lieu de la congélation de la force.

La prison est une totalité et une unité qui limite la liberté en séparant et en niant, c'est-à-dire, qui enlève la totalité et l'unité de l'être. En prison, Le Mal assume sa plénitude physique et morale.

Pour le prisonnier, se soustraire à l'ordre préétabli de ceux qui le dirigent et l'étouffent, c'est s'autoaliéner et se mutiler; se soustraire par l'unique voie possible, son imagination forcée, c'est révéler sa propre insuffisance...

TODAY, ART IS A PRISON.
OGGI, L'ARTE È UN CARCERE.
HOY, EL ARTE ES UNA CARCEL.

I am preparing a book on this theme, if you would like to collaborate please send your reply on this page. Thanks.
Horacio Zabala



name: TELEPHONE AT HOME OR NUMBER OF RELATIVE date: 1976
ANNO PUBBLICAZIONE: 1976

Une des 147 réponses qui constituent le résultat de l'enquête esthético-culturelle «Aujourd'hui l'art est une prison» (Rome, 1976).

Le slogan

«Aujourd'hui, l'art est une prison» n'est qu'un slogan et en ce sens il n'est pas à la hauteur d'une définition, ce n'est pas une synthèse logique et encore moins une déclaration critique. Ces carences — cette «infériorité métaphysique» —, font du slogan une expression occasionnelle, structurée sur la base d'une hypothèse et non pas d'un principe. Chaque slogan tend toujours à s'introduire dans n'importe quel processus continu en l'interrompant pour un instant et en s'interposant ainsi comme valeur immédiatement significative; il doit être activement efficace dans des circonstances déterminées: une fois sa tâche accomplie il perd son identité et s'annule. Un slogan peut toucher profondément un esprit mais ne peut jamais combler un vide, vu qu'il n'est qu'un instrument de séduction et non pas un producteur de sens. Voici pourquoi un slogan peut être tout aussi bien un cri de guerre que la publicité d'un détersif ou le début d'une opération internationale. Sa valeur instrumentale est éphémère, sa vie brève (et voici l'équivalence entre le slogan et les opérations socio-esthétiques, qui ne prétendent pas s'imposer à la connaissance en tant que vérités, mais plutôt s'introduire comme des conjectures).

Il serait grotesque, banal, absurde et inutile de tenter de donner une définition «cohérente» de l'art. J'ai préféré une caractérisation négative qui indique avec précision un objet; il ne pouvait pas être question d'un objet inerte ou neutre, sa fonction sociale devait être infiniment dégradée, sa cohérence formelle devait révéler une totalité, et l'objet même être un instrument pur.

En cherchant un objet auquel associer l'art, j'ai écarté tous ceux qui pouvaient indiquer directement la mort parce que tout aussi bien les nécropoles que les cortèges funèbres ou les cimetières possèdent une charge dramatique et une emphase tragique qui ne correspondent pas à l'équivalence généralisée du monde actuel. La mort de l'art qui

«... peut représenter aussi une commode échappatoire parce que simplifiante et tranquillisante, dans sa perfection métaphysique», ne légitime pas la mort de l'artworld ainsi que la mort de Dieu n'empêche pas le faste de l'église, ni les foules ni les autothérapies personnelles. Plus encore: une absence improbable de ce milieu serait insupportable comme un monde sans cinéma, sans télévision ni spectacle. C'est la situation décrite par García Márquez dans **Cent ans de solitude**: «C'étaient les dernières choses qui restaient d'un passé dont l'annihilation ne se consumait pas, parce qu'il continuait à s'annihiler indéfiniment, en se consommant en soi-même, en se terminant à chaque minute mais sans jamais cesser de se terminer».

Opérations socio-esthétiques

Considérer que l'art est une prison, c'est choisir contemporanément pour notre intervention d'autres «objets» et «espaces», c'est choisir une dimension vaste et provisoire où l'on préfère l'homogénéité et la dispersion à l'hétérogénéité et à l'hégémonie, l'extension et la diffusion à l'intensité et à la centralité, le nomadisme et l'incertitude à la sédentarité et à l'identité. C'est choisir une activité dont le principe est l'idée de rapport, et qui pour se développer a davantage recours à une série d'effets et d'apparences, qu'à une pluralité de logiques et d'intuitions... c'est manifester une éthique relativiste et anormative... c'est accepter radicalement ce que l'on définit esthétique diffuse, et par conséquent, c'est cesser de considérer l'esthétique seulement comme une philosophie de l'art — soit en clef plus idéaliste que matérialiste —. C'est étendre le statut conceptuel de l'esthétique.

À une catégorie esthétique généralisée correspondent des opérations socio-esthétiques qui acceptent le risque de perdre leur propre identité, qui ne veulent pas (ni ne le peuvent) dépasser leur corpus arbitraire.